



Gérard Cartier

## L'ordre plumitif

Vol en V d'Étienne Faure  
(Gallimard, 20221)

Nul besoin de se sentir proche d'un auteur, d'épouser ses engouements et ses exécutions, ni même d'avoir une prédilection pour sa manière pour s'attacher à son œuvre – on peut faire cas à la fois de Ponge et d'Apollinaire, de Jude Stéfan et de Franck Venaille. Mais il est des poètes dont l'univers et l'écriture trouvent un écho au plus profond de nous, tout en nous étant assez étrangers pour nous arracher à nous-mêmes : à ceux-là, on s'accorde immédiatement. Chaque lecteur a les siens ; voici assurément l'un des miens.

La poésie, pour Étienne Faure, est d'abord une opération d'incarnation. S'il est à lui-même son principal objet – chaque recueil est une collection d'*ego-portraits* –, ses poèmes sont loin de se réduire à la matière intime. Les lieux où ils naissent, par exemple, y sont essentiels. Ici, hormis une vingtaine de pages ancrées dans le « plein sud », il s'agit essentiellement des quartiers populaires de Paris qui lui sont familiers, un paysage urbain dense et fourmillant, tantôt vu d'une fenêtre, dans une attitude quasi baudelairienne, où l'anecdote (« La livraison d'un piano par les airs / Au septième de la rue... ») cède bientôt le pas à la rêverie, tantôt vécu sur le motif, dans une déambulation qui met en mouvement la pensée et fait fond sur le hasard.

Ce qui frappe surtout, quant aux thèmes, c'est la forte présence du passé, qui sourd à chaque instant du présent, ombrant les pages d'une mélancolie légère, qui peut conduire Faure à hanter les cimetières – une section du recueil est intitulée « Jours de repos » : on comprend vite que ce repos est éternel –, mais à quoi il ne s'attarde pas, échappant à la tentation élégiaque par un moyen quelque peu délaissé, en élargissant la vision au vaste mouvement des sociétés : des poèmes de notre temps qui se souviennent de l'Histoire. Celle-ci, appelée par un mot (la traversée de la rue de Prague, à Paris, le précipite tout à coup dans « un temps où l'Europe était muette, / cousue en un grand damassé de langues... ») ou par une image mentale, est parfois la substance même du poème :

Hier soir enfoncé le soleil – adieu –  
n'est pas réapparu ; nulle extraction  
du sol gelé en demi-roue ni promesse  
d'avenir radieux, rayons peints  
au-dessus des labours en neige  
à l'antique façon soviétique  
quand la foule se levant plus tôt à l'est  
la lumière elle aussi travaille à vivre.

*à l'est radieux*

Le plus souvent, une brève incise suffit à arracher les vers à la banalité du lieu et à l'étroitesse de l'expérience individuelle, à leur donner profondeur temporelle et puissance émotionnelle, comme dans cette entame : « Je dors dans un quartier raflé en Quarante-

deux... »

L'un des traits formels de ces poèmes est de s'inscrire sur une page et d'être faits d'une seule phrase, scandée par des virgules, au long de laquelle la pensée vagabonde, passant sans rupture syntaxique d'une réalité à une autre, assez voisine pour ne pas irriter la raison, assez éloignée pour la troubler un peu. Le poème n'épuise jamais le sens qui naît : il se prend à un mot de rencontre, à une image, se fixe un instant, puis dévie et se métamorphose. S'il semble parfois battre au vent, avec de brusques sauts du présent au passé et du proche (« les amants comme suicidés / l'un dans l'autre ») au lointain (« les passants / [...] portant leurs peines »), il ne quitte jamais tout à fait son objet et assez souvent, après avoir erré à l'aventure, se referme sur lui-même. On aura remarqué, dans le poème cité plus haut, que les titres sont placés à la fin :   la deuxième lecture (toujours fructueuse, et même nécessaire pour la plupart des poètes français d'aujourd'hui), il arrive qu'ils  claircent des jeux d'allusions d'abord inaperçues ; ainsi de ce « soleil est d'Allemagne » que, le titre atteint (« au soleil réunifié »), on peut relire : « soleil Est d'Allemagne ».

Il faudrait entrouvrir la boîte aux secrets, parler de l'écriture, mais j'exc derais cette note. Disons seulement qu' tienne Faure fait montre d'un goût des mots (« de quelle / nippe affriole et s'attife la ma trese / de maison »), d'une invention dans les images (un mauser : une « machine / à dénoyauter les crânes ») et dans les détails (cette observation, ramenée de l'hémisphère sud : « tout le boucan des oiseaux recommence / en plume et en perruque »), en un mot d'une exigence de langue, qui réjouissent et séduisent presque continûment. Ses poèmes, bien que dépourvus de mesure, sont d'une grande justesse sonore ; on ne saurait souvent y ajouter ou en retrancher rien sans les altérer. Il faut donc les faire vivre à l'oreille – on me pardonnera cette évidence, qu'il n'est pas inutile de rappeler de temps à autre.

On sait très vite ce qu'il en est d'un livre. La première page lue, notre jugement est fait – lequel, évidemment, en dit autant sur nous que sur lui. On ouvre *Vol en V*, on lit *le cœur est dans la gorge* :

Souvent les dieux vivent en soupente, jeunes et vieux  
mansard s par l'amour et le temps qui passe,  
  boire un *glass* le soir aux fenêtres rousses,  
y approfondir la connaissance d'un nu encore  
inconnu, corps à corps qui g te ici, croît, décroît,  
aspire à l'émotion avec des mots qui se hâtent  
dans la bouche en désordre, les sons empruntant  
toutes sortes d'accents, d'anacoluthes, chaos anciens  
– je t'aime – ou bien rien, le cœur est dans la gorge  
au bord des toits semblablement anthracites,  
ne roucoule plus, voix recluse à hauteur du zinc  
où perchent les oiseaux voisins entre noir et blanc,  
cris de corneilles, pies et corbeaux qui peinent  
  dire leur peine, eux aussi enrou s,  
d'inouïes déclarations remontées du cou.  
On entend d'ici leur cœur battre.

on sait déjà qu'on s'y plaira ; et, en effet, on vole sans effort jusqu'aux passereaux « rassemblés en ordre / plumitif » qui babillent à la dernière page.